

Aimables voisins de France !

Autor(en): [s.n.]

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **31 (1893)**

Heft 41

PDF erstellt am: **13.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-193851>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

SUISSE : un an . . . 4 fr. 50
six mois . . . 2 fr. 50
ÉTRANGER : un an . . . 7 fr. 20

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin MONNET, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la Rédaction du Conteur vaudois. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

LES ABONNEMENTS

datent du 1^{er} janvier, du 1^{er} avril, du 1^{er} juillet ou du 1^{er} octobre.

Aimables voisins de France !

Le XIX^e Siècle a décidément pris à tâche de nous gratifier, sinon de sottises, tout au moins de choses absurdes, impossibles, d'inexactitudes les plus étranges, qui démontrent à l'évidence une ignorance complète de notre pays et de ses mœurs. Hier c'étaient nos hôteliers exploitant indignement les étrangers qui nous visitent ; aujourd'hui ce sont les Suisses en général et leurs instituteurs à l'étranger en particulier, qui écorchent et dénaturent d'une façon abominable la langue française !

L'article du XIX^e Siècle auquel nous faisons allusion est signé : Paul Ginisty.

Après avoir parlé des facilités que les Russes ont pour les langues et de leur goût tout particulier pour la langue française, ce chroniqueur fait remarquer qu'ils sont en train de très mal l'apprendre. « La nouvelle génération, dit-il, risque de posséder des principes déplorable, et, malgré toute la peine qu'elle se donne, de n'avoir à son service qu'un étrange charabia. »

Et de partir en guerre, sans autre souci de la vérité, sans autre source que certaine étude de M. Portier d'Arc, sur la Russie.

Mais hâtons-nous de reproduire les principaux passages de l'article de M. Ginisty, ce collaborateur toujours si bien renseigné, en ce qui concerne la Suisse :

L'enseignement du français en Russie, actuellement, est presque exclusivement entre les mains de Suisses ! Ces Suisses peuvent être de fort braves gens, mais ils emploient généralement un français lourd, plein de tournures spéciales, quelquefois bizarres. Le suisse comme le belge (il ne s'agit pas naturellement du flamand) est une espèce de langue particulière.

Les élèves en écoutant leurs précepteurs dans les gymnases, croient apprendre toutes les finesses du français : ce sont celles du vaudois et du genevois qu'on leur inculque, avec l'accent traînant qu'ont les « natifs » de ces pays. Ce n'est pas du tout la même chose.

Ceux des Russes qui viennent à Paris en sont quittes, quand ils se sont aperçus qu'on ne leur enseigna qu'un singulier idiome, n'ayant pas cours (heureusement !) sur les bords de la Seine, en sont quittes, dis-je, pour une nouvelle éducation linguistique, que

leur don très remarquable d'assimilation leur rend aisée. Mais les autres, ceux qui n'ont pas fait le voyage, demeurent les victimes d'une espèce de mystification. Ils parlent... suisse.

D'où vient cette invasion de maîtres helvètes et ce quasi-renoncement des professeurs d'authentique origine française, eux qui, par tradition, étaient les bienvenus en Russie ?

Cela tient à plusieurs causes qu'expose subtilement M. Portier d'Arc. D'abord, les exigences du service militaire retiennent longtemps chez eux les Français et ont pour résultat de détourner leurs idées de l'émigration. Puis, en France même, on a beaucoup fait (bien que ce ne soit pas encore assez) pour les fonctionnaires de l'instruction publique, qui ont moins besoin qu'autrefois de chercher des ressources à l'étranger. Il y a aussi un motif qui tient à de récentes lois russes, lesquelles exigent des étrangers au service de l'Etat, la connaissance de la langue nationale. Enfin dans les établissements publics russes, les honoraires des professeurs n'ont pas augmenté en proportion de la cherté de la vie et ils sont, présentement, assez peu rémunérateurs. Ce n'est pas la peine de quitter son pays si l'existence ne doit pas être meilleure ailleurs.

Qu'est-il arrivé ? Ce sont les jeunes gens suisses, pédagogues blonds à lunettes d'or, qui se sont précipités vers la Russie. Ils ne sont point gênés par les obligations militaires ; ils n'ont pas grand chose à perdre, puisque leur petite patrie ne leur offre pas beaucoup de débouchés, et, nés dans un pays où l'on est généralement un peu plus qu'économiste, ils se contentent d'appointements insuffisants pour des Français. Ils sont aussi plus simples qu'eux : ils ne sont pas portés à discuter les méthodes d'enseignement qu'on leur impose, leur semblant-elles vicieuses. Ils ne sont peut-être pas de fameux professeurs, mais ils deviennent de parfaits fonctionnaires. Voilà comment ils ont accaparé les élèves.

Ces marchands de français en apprennent un drôle à leurs disciples, et il suffit d'avoir passé quelques jours dans la cité de Calvin ou sur les rives du Léman (qu'on prononce *Lemin*, là-bas, entre parenthèses), pour se faire une idée de ce que peuvent être ces cours falacieux. C'est cela qui doit donner ce crâne idée de notre langue, de sa légèreté, de ses traits aiguisés, de sa franche allure, aux jeunes Russes ! M. Portier d'Arc a raison : c'est à faire frémir ! L'harmonie de notre doux français, sa vivacité, son pittoresque, que devient tout cela en passant par la bouche des grammairiens helvètes !

Il paraît qu'ils l'ont simplifié à leur manière, le français ! Ils ont imaginé six conjugaisons

de verbe, par exemple, en des manuels baroques, où ce qui est le plus clair et le plus simple du monde se hérissé de difficultés insurmontables. C'est à les dégoûter d'une langue qu'ils aiment d'instinct, les pauvres petits Moscovites.

On leur apprend qu'on dit « restauration » au lieu de restaurant, qu'un anniversaire s'appelle « la fête de nom », que le premier étage d'une maison se désigne par le mot de « bel-étage », que, pour un timbre-poste, on dit « une marque », que, quand on va deux à deux, on « marche par paire ». que « va-t'y en » remplace avantageusement « va-t'en », qu'on ne fait pas un voyage, mais « une course », qu'on ne demande pas le prix d'une chose, mais sa « finance », ou que l'interjection familière qui répond à tous les besoins de la conversation française, est : « Pas plus ! »

Et la prononciation ! On leur assure qu'il est élégant de dire : *longuemint*, *passablemint*, *agréiable*, un *fusite*... Qu'est-ce que vous voulez que fassent les jeunes Russes contre les assertions de leurs professeurs, d'autant plus redoutables qu'elles sont convaincues ?

Et si ce n'était que cela, encore ! Mais ce sont de prodigieux « classiques » que les maîtres suisses proposent aux écoliers qu'ils éduquent. Dame ! ils gardent, à l'étranger, un faible pour leurs auteurs nationaux, et, pour eux, le genevois Toepler dégoûte joliment Bossuet, Racine ou Voltaire.

Voici les révélations assez singulières qui nous sont faites par un homme qui connaît bien tout ce qui se passe en Russie. Les Suisses insidieux sont tout simplement en train d'y déshonorer la langue et la littérature françaises, apprises avec tant de bonne volonté par les collégiens russes, qui croient ingénument être instruits pour de bon...

Telles sont les aimables appréciations auxquelles se livrent, à notre endroit, nos bons voisins de France.

Mais M. Ginisty et M. Portier nous permettront de leur faire observer qu'il est une chose bien plus désastreuse pour la langue française que l'enseignement de celle-ci par les Suisses, c'est la littérature immorale, répugnante à tous les gens de goût, à tous les esprits honnêtes, cette littérature à cinq centimes que la France répand par ballots dans notre pays et ailleurs.

Voilà ce qui est vraiment inquiétant pour l'avenir et ce dont ces messieurs devraient se préoccuper avant tout.